

Relecture de la théorie littéraire en France : écriture et singularité quelconque

Jean Bessière

La théorie littéraire en France ne constitue pas aujourd'hui¹ un ensemble homogène. La raison de cette disparité est triple : les champs disciplinaires de référence se sont diversifiés et complexifiés ; l'étude de l'objet littéraire a cessé de constituer un enjeu culturel essentiel, à la différence de la situation qui a prévalu des années 1960 à 1975 ; la réflexion sur la littérature ne conserve une autonomie et une spécificité que pour deux motifs : il existe une tradition littéraire qui appelle son propre examen et sa propre justification ; l'interrogation sur l'objet littéraire, parce qu'elle est, sous l'influence des nominalismes esthétiques, une interrogation conditionnelle, devient une réflexion sur les critères d'une reconnaissance de la littérature et de sa pratique. Ces constats n'appellent qu'une remarque de bon sens : la théorie littéraire, bien qu'elle se donne pour une métaréflexion sur l'objet littéraire, reste dépendante des partages épistémologiques du moment et du statut socio-culturel de l'objet littéraire. Une des originalités de ces dernières années reste cependant le rapport plus étroit qui existe entre théorie littéraire et philosophie, sans que ce rapport soit exclusif des apparentements disciplinaires déjà suggérés.

Ce rapport entre théorie littéraire et philosophie, qui ne sera pas ici traité pour lui-même, témoigne, d'une part, d'une lecture, d'une relecture, implicites, explicites, des thèses issues de la théorie littéraire durant ces vingt-cinq dernières années, et, d'autre part, traduit ou marque un souci politique spécifique. S'il y a un enjeu de la théorie littéraire contemporaine en France, il se définit doublement : l'approche conditionnaliste de la littérature ouvre, de fait, la réflexion sur la littérature à une recherche qui récuse les formalismes nets, l'identification du fait littéraire à tout concept donné ; cet amoindrissement de l'importance des caractérisations formelles imposent de revenir sur ce que peuvent être l'agent et le lieu de la littérature.

Dire l'agent et le lieu de la littérature revient encore à dire l'écriture, au sens où le mot s'est imposé avec Barthes et Derrida, de manière finalement politique. L'affaiblissement du formalisme, l'approche conditionnelle de la littérature, l'interrogation sur l'agent et le lieu de l'écriture sont en eux-mêmes indissociables d'un réexamen des références à la linguistique et à la sémiotique, aux analyses issues du marxisme, de l'analyse discursive, et de la notion de contre-discours, ainsi que du constat de l'usage équivoque des références à la déconstruction.

La critique des références à la linguistique et à la sémiotique se confond ultimement avec la récusation du modèle communicationnel. Particulièrement illustrée par Gilles Deleuze (*Mille plateaux, L'image-mouvement*), elle identifie la référence linguistique à un geste idéaliste — ce geste qui refuserait de considérer l'acte même de parole et la situation qu'il implique. La conséquence de cette récusation est l'égale récusation des conventionnalismes par lesquels la théorie caractérise la littérature et qui restent dépendants des modèles sémio-linguistiques. Le rejet du sémio-linguistique est explicite chez un de ses promoteurs, A.J. Greimas (*De l'imperfection*).

Le concept même de production littéraire disparaît. Directement lié aux données de l'analyse et de l'esthétique marxistes, il perd sa pertinence effective dans la mesure où les implications idéologiques, qu'il suppose, cessent d'être reconnues. L'évolution de Pierre Macherey, auteur d'un livre pionnier, *Pour une théorie de la production littéraire* (1966), illustre cet effacement, ainsi qu'en témoigne son dernier livre, *A quoi pense la littérature?* (1990). Dans le même ordre d'idées, l'alliance de la prévalence du signifiant et de la notion de contre-discours littéraire, lisible de Barthes à Foucault, est réinterprétée dans un rapport au jeu des signifiants dans les discours d'une société de masse. Dire le signifiant, ce n'est alors que dire l'esthétisme de la parole de cette société, ainsi que le suggère Gilles Lipovetsky (*L'Ere du vide*).

Le concept d'écriture subsiste, dans les usages, de fait, très ambivalents, suivant que l'on reprenne les indications initiales de Barthes et de Derrida, que l'on s'attache aux données de la critique génétique, ou que le terme se confonde finalement et banalement avec celui de littérature. Des évolutions sont cependant notables. La critique du concept d'écriture et de son corrélat, la notion de texte, repose sur une récusation de l'idéalisme (en un sens philosophique) que supposent ces concepts, dès lors que l'on dit que l'écriture et le texte se caractérisent par une autonomie plénière. Telle est la thèse de Vincent Descombes (*Proust, philosophie du roman*, 1987). Cependant — et on le sait par les derniers textes de Barthes (In *Chambre claire*) ainsi que par des suggestions de Derrida (*Psyché*) —, cette référence à la notion d'écriture peut être retravaillée et rapportée, ainsi que le fait Yves Bonnefoy, à la *finitude du langage*. Cette finitude commande l'autonomie de l'écriture, mais n'exclut pas de postuler, suivant les termes de Bonnefoy (*Entretiens sur la poésie*, 1990), un dehors de langage

de manière spécifique — « Je dehors est signalé par le hasard ». Il faut dire : la finitude du langage est le moyen même de l'autonomie de l'écriture et du maintien de la référence au monde, selon la contingence de ce monde, de ses objets, de ses agents.

Ces relectures, ces critiques portent leurs propres thèses, leurs propres assertions. La récusation de la référence à la linguistique et à la sémiotique a pour conséquence de caractériser la littérature, ainsi que l'avait fait Jean Paulhan, comme une *rhétorique sans langage*. La formule peut paraître étrange. Elle fait cependant comprendre que l'écriture est en elle-même une manière d'action, une manière de conduite. Cela rompt avec toute identification du rhétorique au tropologique et entend caractériser le *faire littéraire*. Ce faire est, sans doute, comme le langage, une manière de fausseté en lui-même, mais, par cette fausseté, il construit une relation spécifique au langage, au dehors, et, dans son autonomie, se donne comme le mime de nos actions quotidiennes. Il y a là certaines des suggestions de Michel Deguy (*La Poésie n'est pas seule*, 1988).

Au-delà de l'affaiblissement de la référence à l'analyse et à l'esthétique marxistes, au-delà de l'usage qui peut être fait des thèses de l'École de Francfort, cette caractérisation du faire littéraire permet de suggérer une *fonction critique* de la littérature. Cette fonction ne suppose pas que l'écrivain soit engagé dans une attitude explicite d'opposition. L'écriture et la littérature sont critiques parce qu'elles sont des actes. Un acte suppose, en lui-même, une puissance et une raison ; il établit des relations. Ecrire équivaut donc à construire des relations *singulières* avec d'autres écritures, des objets, des gens. Ces relations

sont considérées comme des événements. La lecture est la réactualisation de ces événements.

Cette notation de la singularité de l'écriture, qui se confond avec la notation de l'individualité de l'œuvre, suggère enfin, dans une reprise des thèses du philosophe italien Giorgio Agamben (*La Communità che viene*, 1990), que l'écriture est l'*exemplum* de tout acte discursif, et qu'elle doit être cependant réalisée, lue pour elle-même. L'écriture exemplifie un ordre du discours ; elle reste néanmoins contingente. Ici apparaît la réversion la plus nette des thèses attachées à la notion de contre-discours : *de facto*, l'écriture, parce qu'elle est, en tant qu'acte, à la fois singulière et quelconque, devient la réalisation du rapport libre et de l'accord au discours commun. Elle dit, par là même, la relation libre de l'individu à la communauté ainsi que l'appartenance de l'individu à la communauté.

Cette indication de la singularité reste elle-même indissociable d'une reformulation des thèses issues de la déconstruction. Par la singularité, l'écriture est à la fois *autonome* et *assertive*. Cette ambivalence était déjà au cœur du concept d'écriture, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, mais elle n'était pas véritablement examinée, ainsi qu'elle reste implicite dans les thèses de Derrida. Le caractère assertif est, de fait, analysable d'une manière rhétorique spécifique. L'autonomie n'exclut pas l'assertion parce que l'écriture, dans sa singularité, est dans un — par quoi l'autonomie de l'écriture est un jeu d'assertion qui passe la singularité de l'écriture (ainsi que nous avons nous-même suggéré ces points, Jean Bessière, *Dire le littéraire*).

Ces thèses trouvent enfin une pertinence supplémentaire. Si la théorie littéraire contemporaine se caractérise par l'abandon de la notion de totalité, par l'abandon ou l'amoindrissement de la notion d'ensemble formel, si



l'analyse interdiscursive n'est finalement conçue que comme une analyse *locale*, qui exclut le pan-herméneutisme implicite de Bakhtine, la question subsiste de savoir quelle peut être l'*appartenance* de l'écriture. Dès lors que l'on dit ce jeu de *singularité* et de *situation*, d'*autonomie* et d'*anaphore*, on dit que l'écriture est l'expérience et l'exemplification de la *dispersion* et de la *communauté* des discours. Si l'écriture, dans sa singularité, touche aux discours fil à fil, brin par brin, elle est, dans son moment de composition, dans son moment de lecture, ce qui, par ce fil à fil, est perçu comme continuité et comme filiation. Il y a là le paradoxe d'une séparation et d'un apparemment ponctuel, et la suggestion, à partir de la singularité, de la communauté, non formalisable, des discours. Jean-Christophe Bailly (*La Fin de l'hymne*, 1990) donne une belle illustration de ce point.

Lorsqu'on dit que ces diverses thèses supposent un jeu constant entre théorie littéraire et philosophie, on constate un fait ; on marque, de plus, que mener le concept d'écriture à son terme logique consiste à penser ce concept *sans conditions*. Mais une pensée sans conditions reste une pensée régie par les conditions de possibilité du concept. L'intervention de la philosophie est ici inévitable, qui précise ce qu'est cette *singularité quelconque*, que constitue l'écriture.

Ces thèses mêmes portent donc la récusation, implicite, explicite, de toute analyse et de toute interprétation *fortes* de l'écriture et de la littérature. Cela explique l'affaiblissement de la référence à la linguistique, à la sémiotique, au marxisme, à l'analyse discursive. Cela propose, de plus, un traitement proprement politique de la littérature et de l'écriture. Politique se comprend donc dans son sens étymologique : ce qui a affaire avec la cité, avec la communauté. Ainsi, la référence à la rhétorique fait entendre une leçon nette : il convient de faire confiance

au langage bien que celui-ci puisse tromper ; l'exercice rhétorique produit la *singularité quelconque*. Ainsi, les reformulations de la notion d'écriture caractérisent l'écriture comme libre de toute autorité qui pourrait être affirmée, imposée par le langage, puisque l'écriture est cet acte verbal singulier qui est l'exemplum de tout acte verbal. L'écriture est à la fois *individué* et *quelconque*. Par cette formulation, l'écriture est donnée pour figurer la compatibilité, non autrement définissable, de *l'individu* et de la *communauté*, ici désignée par l'ensemble des discours qui ont lieu dans une société. Caractériser alors l'écriture comme un *faire* revient à rétablir l'importance de l'agent, de celui qui produit la singularité quelconque. Cet agent est sans doute déterminé, contraint en quelque façon. Mais dans le moment de son acte, de la *conduite* de l'écriture, il est le pouvoir et la raison de cet acte. Cet acte même est un jeu sur *l'individué* et le *quelconque*.

De fait, la théorie littéraire contemporaine tend à proposer une définition *minimale* de l'objet littéraire. Elle est, sans doute, ici sous l'influence des minimalismes artistiques contemporains. Mais plus essentiellement, si l'on tente de donner une lecture *scientifique* de la théorie littéraire, celle-ci entreprend d'échapper à ce qui serait l'opposition d'une affirmation formelle du littéraire et d'une caractérisation du littéraire par un *je ne sais quoi?*, qui renvoie à la tradition de l'esthétique classique. Si l'on essaie de donner une lecture progressiste de cette théorie, celle-ci entreprend d'échapper à la dualité implicite que portent les notions d'écriture et de contre-discours. Marquer l'autonomie de l'écriture fait de celle-ci le symétrique de l'ensemble des discours sociaux, et désigne une manière d'impérialisme de l'écriture — ainsi que cela peut se conclure de Barthes. Privilégier une définition minimale récuse cette dualité, et définit l'écriture comme une manière de dire et de penser *autrement*, là où toute pensée et tout discours

semblent définitivement accomplis. *Cet autrement* n'est que l'étrangeté, l'énigmatique de ce qui rend indéterminées les limites des discours. L'exercice de la singularité est exercice de ce déplacement, dans l'indissociable de *l'individu* et du *quelconque*, dans la reconnaissance même des discours sociaux.

Note : On peut se reporter à Jean BESSIERE, *Enigmaticité de la Littérature*, Paris, P.U.F., 1993.

¹ C'est-à-dire 1991.